

Cyril Aslanov, *Le provençal des Juifs et l'hébreu en Provence. Le dictionnaire Sharshot ha-Kesef de Joseph Caspi*

Peeters, Paris-Louvain, 2001, VIII, 232 p. (« Collection de la Revue des Études Juives »)

Simon Schwarzfuchs



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/4196>

DOI : 10.4000/rhr.4196

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2005

Pagination : 369-370

ISBN : 2200-92086-5

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Simon Schwarzfuchs, « Cyril Aslanov, *Le provençal des Juifs et l'hébreu en Provence. Le dictionnaire Sharshot ha-Kesef de Joseph Caspi* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 3 | 2005, mis en ligne le 20 janvier 2010, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/4196> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.4196>

Cyril ASLANOV, *Le provençal des Juifs et l'hébreu en Provence. Le dictionnaire Sharshot ha-Kesef de Joseph Caspi*, Peeters, Paris-Louvain, 2001, VIII, 232 p. (« Collection de la Revue des Études Juives »).

Les publications de textes et les monographies relatives à l'histoire et à la vie intellectuelle des Juifs de Provence deviennent de plus en plus nombreuses et on ne peut que s'en féliciter. Cette composante de la carte du judaïsme médiéval sort à présent de l'anonymat auquel elle a été confinée, et la richesse et la variété de sa contribution à la floraison intellectuelle de ce judaïsme ne font que s'affirmer. Jusqu'à présent les chercheurs ont surtout insisté sur l'importance de cette contribution dans les domaines des études talmudiques, bibliques, philosophiques et, plus récemment, de la mystique. L'ouvrage, dont il sera question ici, ou plutôt les deux ouvrages qui y sont réunis, est consacré en premier lieu à l'examen des gloses judéo-provençales – ces *Laazim* qui nous présentent des termes provençaux notés en termes hébraïques – que l'auteur a relevés dans le dictionnaire des racines hébraïques intitulé *Sharshot ha-Kesef* (« les chaînettes d'argent », cf. Exode 28 22) du Provençal Joseph Caspi (ca. 1280 – ca. 1340), lequel était originaire de Largentière comme son nom l'indique. La deuxième partie traite du problème singulièrement plus large de l'hébreu en Provence.

La première partie s'ouvre avec un inventaire des gloses rangées par ordre alphabétique. Elle n'est pas d'une très grande richesse : même en y incluant les termes provençaux que l'auteur a pu relever dans d'autres textes de Caspi – il a beaucoup écrit – on arrive à un total de 219 à peine ! C'est peu en comparaison de la richesse des *Laazim* d'un Rachi. Sans vouloir rien ajouter aux remarquables commentaires de l'auteur, nous nous permettons les deux remarques suivantes :

– Faut-il interpréter *Ad Ketsé Yshuv ha-Maarav* (p. 29) comme « jusqu'à l'extrémité occidentale des terres habitées » ou bien comme « jusqu'à l'extrême avancée des terres habitées du Maghreb », ce qui montrerait bien que pour l'auteur, Sefarad désigne le pays qui va de l'Aragon jusqu'à la frontière des pays arabes.

– On a pu se demander pourquoi le nom de la ville d'Orange est rendu en hébreu par le terme *Ezov* (« hysope »). Dans la traduction proposée par Caspi pour ce terme, l'hysope cède la place à l'origan (p. 37) et la difficulté posée par l'origine du nom hébraïque d'Orange disparaît du même coup !

La présence de ces *Laazim* ne permet pas d'esquiver un problème plus général : faut-il les considérer comme autant de témoignages de l'existence d'une langue judéo-provençale, qui n'aurait pas survécu à l'expulsion des Juifs de Provence, sinon dans les communautés du Comtat Venaissin et en Avignon ? L'auteur est catégorique en la matière : « La langue des gloses de Joseph Caspi n'est autre que le provençal rhodanien du Moyen Âge » (p. 62) ou encore plus clairement : « Hormis la graphie hébraïque de ce provençal, il s'agissait d'une langue qui ne présentait guère de différences

par rapport au provençal des Chrétiens » (p. 3). Le profane sait qu'une des caractéristiques majeures des judéo-langues est la présence de termes hébraïques abondants, plus ou moins déformés, dans ce vernaculaire. Peut-on tirer argument de leur absence d'un dictionnaire des racines hébraïques pour affirmer que ce vernaculaire n'existait pas et qu'il n'y a pas eu co-existence du provençal et de l'hébreu dans la langue parlée ?

L'auteur accepte l'hypothèse d'une traduction provençale de la Bible aujourd'hui disparue et il rassemble un certain nombre d'éléments qui militent en faveur de son existence. Le regretté M. Banitt était déjà arrivé à la même conclusion en ce qui concerne l'existence d'une traduction en ancien français, laquelle ne nous est pas davantage parvenue.

Après avoir relevé cette démarche analogue – et supposée – des milieux provençal et français, l'auteur s'interroge sur les raisons qui ont provoqué l'apparition de dictionnaires dans le Sud et de lexiques dans le Nord. À son avis, des attitudes différentes devant l'étude de la grammaire en seraient responsables : le Nord y était peu porté et a donc créé des lexiques qui suivent pas à pas le texte, alors que le Sud, très intéressé par la linguistique, a pour ainsi dire systématisé l'étude de la langue grâce au dictionnaire.

La deuxième partie de cet ouvrage étudie la plus-value philosophique que Caspi, véritable innovateur, a donnée à l'étude de la linguistique. L'auteur analysera donc la position de Caspi devant la diversité des langues : hébreu, araméen, arabe et provençal. Il examinera ensuite la diversité des signes à la lumière du regroupement proposé des racines hébraïques. Le dernier chapitre, intitulé « De la grammaire à la philosophie », rassemble ce que l'auteur appelle des « affleurements de la pensée de Joseph Caspi sur l'articulation entre langage et réalité extralinguistique ». La pensée philosophique de Joseph Caspi deviendra ici le facteur unificateur, qui sera appelé à justifier la proximité physique de deux études qu'on aurait pu être tenté de séparer.

Ces brèves remarques ne prétendent pas rendre compte d'un ouvrage très dense et très technique, mais également d'une lecture difficile pour le non initié. Le langage des linguistes se diversifie de plus en plus et ne facilite pas l'accès à cette discipline. Il reste que l'auteur a réussi à ajouter une dimension nouvelle à l'étude du judaïsme européen médiéval. Il faudra le lire avec attention.

Simon SCHWARZFUCHS,
Université Bar-Ilan (Israël).